

Charles Juliet

L'Autre Faim

Journal 5

1989-1992



L'Autre Faim

ŒUVRES DE CHARLES JULIET

Chez le même éditeur

L'Année de l'éveil, *récit* (Grand Prix
des Lectrices de *Elle*, 1989)

L'Inattendu, *récit*

Ce pays du silence, *poèmes*

Dans la lumière des saisons, *lettres*

Carnets de Saorge

Affûts, *poèmes*

Lambeaux, *récit*

Ténèbres en terre froide – Journal I

Traversée de nuit – Journal II

Lueur après labour – Journal III

Accueils – Journal IV

À voix basse, *poèmes*

Rencontres avec Bram Van Velde

Rencontres avec Samuel Beckett

Fouilles, *poèmes*

Écarte la nuit, *théâtre*

Attente en automne, *nouvelles*

Un lourd destin, *théâtre*

L'Incessant, *théâtre*

Aux éditions Arfuyen

L'Autre Chemin, *poèmes*

Bribes pour un double

Aux éditions Maeght

Bram Van Velde, *monographie* (avec
Jacques Putman)

Bram Van Velde, *collection « Carnets
de voyage »*

Aux éditions La Passe du vent

Trouver la source *suivi de*
Échanges

Aux éditions L'Échoppe

Accords

Entretien avec Pierre Soulages

Jean Reverzy

Entretien avec Raoul Ubac

Chez François Dilasser

Aux éditions Fourbis

Pour Michel Leiris

L'Incessant

Aux éditions Jacques Brémond

Faïlles

Aux éditions Flohic

Un grand vivant : Cézanne

Charles Juliet en son parcours

Aux éditions Arléa

Mes chemins, *entretien*

*Aux éditions Les petits classiques du
grand pirate*

Sur les collines, *poèmes*

Aux éditions Bayard

Ce long périple

Charles Juliet

L'Autre Faim

Journal V

1989 – 1992

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2003
ISBN : 2-86744-933-2
www.pol-editeur.fr

*la douleur incessante
qui brûle les entrailles
de ces huit cents millions
d'hommes de femmes et d'enfants
qui endurent les affres de la faim
et survivent
comme ils peuvent
dans tant de villes et de contrées
sur les cinq continents*

*lèvres crevassées
regards éteints
corps décharnés*

*les forces qui manquent
s'épuisent
parfois la mort*

et l'autre faim

*celle qui n'ose
s'avouer
ne trouve pas*

*à s'assouvir
non moins lancinante
non moins acharnée à ronger
que la première*

*celle qui tire l'être
hors du quotidien
lui fait rejeter
la défroque
dont on veut
l'affubler*

*celle qui le condamne
au chemin de solitude
le voue à l'errance
à la recherche inlassable
de l'oasis
de la paix de l'oasis
de l'eau ensoleillée
de la source*

1989

5 janvier

Plusieurs causes à cette solitude qui accompagne l'aventure de la quête de soi.

Tout commence par un travail de sape. Qui fait vaciller. D'où crise, désarroi, détresse. N'ayant pas la compréhension de ce qui se passe, on ne peut rien en dire. Solitude.

Une hypersensibilité à l'inauthentique, à tout ce que notre société peut avoir de factice, de mensonger, de superficiel. Si loin sont vos semblables. Solitude.

Des choses ignorées et douloureuses viennent au jour. Une histoire qui pour un temps vous enferme dans votre différence. Solitude.

L'impossibilité de faire cesser ce qui ronge. L'épuisement. La peur de sombrer. De basculer dans la folie. Solitude.

Une solitude qui vous contraint de conclure que vous vous égarez. Qu'il vous faut rebrousser chemin. Qu'il est exclu que vous soyez dans le vrai si vous êtes seul à penser ce que vous pensez (bien sûr d'autres personnes ailleurs sont engagées dans la même voie, mais vous n'en savez rien).

Ma solitude, elle a curieusement pris fin il y a plusieurs années quand j'ai découvert l'œuvre de Zhuang Zi.

Dans les textes qu'il a laissés, j'ai retrouvé maintes choses que j'avais pensées ou écrites, et j'ai alors compris que si j'étais en accord sur l'essentiel avec un philosophe qui a vécu il y a vingt-quatre siècles, dans une tout autre société, une tout autre culture, il n'était pas possible que je me sois fourvoyé.

8 janvier

À Aix, nous étions soumis à un emploi du temps rigide, une discipline stricte. Pourtant, au cours des premières années, j'ai toujours vécu en marge. Grâce au rugby pour lequel je m'étais pris de passion, j'avais très vite eu de bons copains, voire des amis parmi les anciens, et dès que je pouvais m'échapper, je courais les rejoindre. En plusieurs occasions, alors qu'un chef de section avait remarqué que j'étais absent lors d'un appel ou d'un rassemblement, je n'avais pas été puni. Deux sous-officiers m'avaient à la bonne, et quand j'étais pris, ils se contentaient de m'engueuler, me menaçaient de sévir, mais ça n'allait jamais plus loin.

10 janvier

En moi, en nous, la part terrestre. Avec son sang, ses désirs, ses faims, ses passions, ses avidités, ses orages. Et souvent en guerre contre elle, la part (j'évite de la nommer céleste) où gîte notre nostalgie de l'infini, de l'intemporel, de l'inaltérable. Avec la première, la promesse de certains plaisirs – parfois courts, sans prolongements. Avec la seconde, la conscience que cette tension en direction de l'immense, n'entraînera que déception. Laquelle finit par générer une désespérance qui assombrit toute joie, tout plaisir.

11 janvier

Lorsque notre vie intérieure ne trouve pas à s'épancher, elle nous maintient dans la souffrance.

Cet inexprimé que je perçois en certains êtres, il m'aimante.

12 janvier

Si rares, si rares sont les êtres qui se sont libérés du moi et pensent par eux-mêmes.

Frémissement dans les limbes. Ce qui cherche à se formuler induit les mots, la structure, le rythme du texte qui s'élabore. Faire ce constat, c'est dire que fond et forme sont indissociables.

13 janvier

Lors de la dernière guerre, Claude a été fait prisonnier par les Allemands. Quand leur nombreuse colonne mal surveillée par quelques soldats a traversé Lille, un de ses copains a pu embrasser sa femme qui attendait à tout hasard sur le pas de sa porte. Cet homme, il lui aurait été facile de se glisser chez lui et de disparaître, mais l'idée ne lui en est même pas venue. On leur avait fait croire qu'ils allaient être démobilisés, et que sitôt après, ils pourraient rentrer chez eux. Il s'est donc contenté de dire à sa femme : « Je reviens demain ! »

Incroyable, inexplicable crédulité !

Il est certes revenu, mais après cinq ans de captivité. Et compte tenu de ce qui a déferlé sur l'Allemagne pendant ces années-là, il aurait bien pu ne jamais reparaitre.

15 janvier

« Dans ton récit, m'explique Henry, tu n'as pas fait revivre l'enfant que tu as été. La transparence, la pureté, l'innocence qui sont les siennes, tu n'as pas eu à les recréer. Car celui dont tu nous parles au long de ces pages, c'est l'enfant qui est en toi. Qui est toi. »

Après les années de délabrement que j'ai connues, se pourrait-il qu'ait subsisté en moi cette part d'innocence qui serait passée dans mon livre ? Inimaginable, incroyable complexité de la nature humaine. Quelles forces ont travaillé en moi à mon insu pour me reconstruire, me régénérer ?

Je ne suis pas encore dégagé de mon livre et ce qu'Henry m'en a fait découvrir est pour moi source d'un profond étonnement.

18 janvier

À Aix, il était inévitable que certains sous-officiers nous aient parfois harcelés, aient cherché à nous emmerder, pris plaisir à nous punir. Eux-mêmes, éventuellement placés sous les ordres d'un commandant de compagnie ne manquant aucune occasion de leur faire sentir qu'il était leur supérieur, pouvaient fort bien se voir infliger à longueur de temps de petites humiliations. Ces humiliations dont nul n'a conscience, mais qui, répétées, n'en finissent pas moins par pourrir la vie de ceux qui les subissent. Pour humilier un être, il suffit de bien peu : un mot, un silence, une parole condescendante, un regard un tant soit peu méprisant – toutes manières discrètes et subtiles de rappeler à un inférieur qu'on le domine, qu'il est dans une position subalterne, qu'il n'a rien à objecter. Or une personne humiliée se charge d'agressivité, de violence, éprouve le besoin d'humilier à son tour. Comme nous étions au bas de l'échelle, certains sous-officiers ne pouvaient que déverser sur nous leur mauvaise humeur, leurs tensions, leur mal-être.

L'humiliation cherche à meurtrir, à entamer l'être, à laisser en lui une blessure qui ne cessera de suinter. Elle vise à l'écharper là où il pense, désire, là où il se retire pour faire front.

Moi, je me réfugiais au plus reculé de moi-même et ne laissais pas l'humiliation m'entailler.

19 janvier

Rilke – Lettre du 29 avril 1904

« ...Je me souviens qu'après la prison (qu'a été pour moi) l'École militaire, ma soif de liberté et l'altération de mon sentiment de moi-même (qui ne devait guérir que peu à peu des plaies et des bosses récoltées alors) me jetèrent dans des égarements et des rêves tout à fait étrangers à ma vie. »

21 et 22 janvier

Week-end en Arles chez Éva. Grand bonheur de ces deux jours. Une maison ancienne fermée sur son silence. Les marches de pierre profondément creusées par ceux qui depuis deux ou trois siècles ont emprunté ces escaliers. Des pièces meublées avec goût. Aux murs des œuvres qui me parlent. La fenêtre de notre chambre donnant sur des toits aux tuiles blanches, sur une vieille église.

Hier, dimanche, promenade en Camargue. Le vent, la lumière si belle, l'immensité de l'espace, m'ont fait oublier l'hiver, ses ciels plombés, ses journées trop courtes.

La veille, il y avait eu un gros orage. Chemins souvent boueux, avec des flaques. Avons aperçu trois manades, et sur le Vacarès, deux importantes colonies de flamants roses.

Désolation de la Camargue. Des maisons pauvres aux abords encombrés de rebuts. Des chevaux étiques dans des enclos qui n'ont plus d'herbe depuis longtemps. Des arbres morts. Des chênes enserrés par un lierre fourni qui paraît devoir les faire crever. L'été, quand le soleil cogne, que la chaleur est accablante, cette laideur semble encore s'accuser. Mais hier, le cœur étant à la fête, elle n'a pu altérer l'intense plaisir que j'avais à me trouver là.

Déjeuner dans un restaurant empli de lumière en bordure du Vacarès.

Le soir, en partant, un très beau coucher de soleil. Le

noir de l'horizon, et au-dessus, un velours mauve, puis rouge sombre, puis rouge vif, lequel allait s'estompant pour rejoindre la clarté mourante du ciel, tandis qu'à l'est commençaient à poindre de fines étoiles.

Conversations aisées avec Éva qui est simple, sans moi, et connaît beaucoup de choses, tant en littérature que bien sûr en musique. Une belle amitié qui va croissant.

24 janvier

Un jour de cafard, elle s'est confiée à moi. Sans réserve. Maintenant, elle me parle avec froideur, me signifiant par là que j'ai à oublier ce qui m'a été dit. Gêne de s'être livrée. De s'être mise à nu. D'avoir admis en son intimité cet autre dont elle redoute désormais ce qu'il pense d'elle. La vieille peur du regard qu'autrui porte sur nous.

25 janvier

Il est important pour moi que j'aie pu mener à bien la rédaction de *L'Année de l'éveil*. Écrire un texte d'une certaine longueur allait à l'encontre de cette tendance qui me pousse à spontanément opérer une synthèse de ce que j'ai à dire, puis à m'exprimer avec concision. Pendant ces mois de travail, ma pensée a dû intervenir sur elle-même pour se contraindre à fonctionner différemment, soit à déployer ce qu'elle était encline à ne formuler qu'en peu de mots.

En outre, élaborer ce récit a été pour moi une manière de retrouver la réalité. Je ne veux pas donner à croire que je m'en étais détourné, mais il est certain que pendant des années, trop souvent enfermé dans « la cellule de la connaissance de soi » – pour parler comme Catherine de Sienne – je ne lui ai pas toujours accordé assez d'attention. En cherchant à recréer avec mes mots des objets, des lieux, des paysages, j'ai eu l'impression que je la redécouvrais, qu'elle gagnait en présence, qu'elle pénétrait plus profondément en moi.

Par ailleurs, quand je me suis engagé dans cette aventure, je n'étais pas encore capable d'avoir une claire et juste perception de ce que j'écrivais. En narrant jour après jour cette histoire, j'ai effectué des progrès. J'ai notamment fini par acquérir cette vision supérieure qui me permet maintenant, entre autres choses, de mieux juger le texte auquel je travaille, de plus rapidement discerner les retouches à lui apporter.

26 janvier

Tant qu'on n'a pas été fracturé, on risque de vivre dans l'ignorance de soi.

J'ai un handicap. Je ne sais pas détester, je ne sais pas haïr. De la sorte, je suis dans l'impossibilité de tenir le rôle qui m'est assigné quand j'ai été victime d'une mauvaise action. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre pourquoi un être s'est mal comporté. Le plus souvent, il apparaît qu'il ne pouvait agir ou réagir autrement, compte tenu de ce qu'il est, des problèmes qui sont les siens. Dès lors, comment lui en tenir rigueur ?

10 février

Cette amie trouve que la fin de *L'Année de l'éveil* peut surprendre. Elle pense qu'après les vicissitudes qu'il a connues, mon garçon ne devrait pas ressentir une telle joie à partir en vacances. En écrivant cette fin, je ne pense pourtant pas m'être écarté de la vraisemblance psychologique. D'ailleurs, je n'ai rien inventé. Je n'ai fait que traduire ce que j'ai vécu. La joie que j'éprouvais à quitter la caserne pour deux mois et demi, était si violente qu'elle effaçait tout ce qui avait précédé. Cette joie mêlée d'impatience, d'un tohu-bohu de désirs, elle me submergeait, déchaînait en moi ce qui s'y trouvait réprimé, et rien d'autre n'existait que ce départ qui s'offrait avec toutes ses promesses.

Un être, pour qu'il sente en lui frémir la vie, il importe qu'il ait une fêlure, qu'il souffre d'une insatisfaction, d'un manque, qu'il soit aux prises avec des contradictions, qu'il laisse percevoir un riche arrière-pays. De même pour une œuvre.

14 février

Lorsque j'ai commencé à rédiger *L'Année de l'éveil*, je savais que je devais éviter d'opposer le camp des « bons » – les élèves – au camp des « méchants » – les gradés qui constituaient notre encadrement. Je tenais à respecter les faits, la complexité de la vie, à montrer que les sous-officiers auxquels nous avions affaire n'étaient pas tous des peaux de vaches. Je me souviens par exemple du sergent Entier, si timide qu'il n'osait pas nous commander, et aussi d'un adjudant-chef, un homme plein de bonté, toujours disposé à arranger les choses quand surgissait un problème.

En second lieu, il ne m'échappait pas que ce que j'avais enduré à l'École au cours des trois premières années, n'était rien comparé avec ce que des enfants et des adolescents avaient subi dans des camps de concentration en Allemagne ou en URSS. Je devais donc en tenir compte et ne relater cette seconde année de mon existence d'enfant de troupe qu'avec la plus extrême retenue.

Ainsi, en ne déformant pas la réalité, en ne cherchant pas à régler des comptes, en m'abstenant de dramatiser ce que j'avais vécu, je pense avoir porté un témoignage qui n'en était que plus crédible.

15 février

La langue dont je me sers pour écrire et qui me donne les pierres destinées à édifier ma maison, comment pourrais-je la suspecter, la malmenier ? Tout ce que je peux faire, c'est m'échiner à lui conférer innocence et dignité.

16 février

J'ai longtemps souffert de l'ennui. Mais il y avait une compensation. Quand il s'emparait de moi, c'était la chance donnée à l'œil interne de s'activer alors qu'était au repos l'œil physique qui ne recevait quasiment plus rien du monde extérieur.

17 février

L'œil intérieur est l'organe de la connaissance de soi. Mais cet œil policier qui est toujours à observer, inspecter, surveiller, juger, condamner..., il introduit dans l'être une coupure. Or pour vivre pleinement, il importe de n'être pas scindé.

Depuis quelques années, mon œil est moins acharné à forer ce dedans du dedans qu'il lui fallait mettre au clair, et ses incessantes interventions n'ont plus pour effet de faire de moi un être dissocié.

Ayant accompli la plus grande part du travail qu'il avait à effectuer, il me laisse enfin vivre.

18 au 26 février

Nicole de Pontcharra a passé son enfance au Maroc, un pays qui lui est cher, et elle vient d'organiser à Marrakech des rencontres entre des écrivains, artistes et universitaires marocains et une trentaine de personnes venant de France. En m'invitant à faire partie de ce groupe, elle m'a donné une grande joie.

– Mon émotion à survoler l'Espagne. Dans la cabine où je reste un bon moment, les deux pilotes qui consultent leurs cartes. Nuit claire. Les étoiles plus brillantes. Les lumières groupées de tous ces villages. Puis Madrid, Cordoue, Malaga. La rive bordée d'un pâle liséré blanc et le noir de l'océan.

– Le premier jour, pour découvrir Marrakech, je ne pouvais avoir un meilleur guide qu'Abdelwahab Meddeb.

La médina. La visite d'un palais. Le souk et ses fortes odeurs. Les têtes de moutons cuites au fond d'une vieille carriole d'où dégouline le sang. La misère des artisans qui travaillent dans des espaces exigus. Les aveugles en loques. Le cimetière juif à l'abandon. Les tombes qui se délitent, enfouies dans l'herbe. Avons acheté de la viande que nous avons fait cuire dans une échoppe ouverte sur la rue, et avons déjeuné à la terrasse située au premier étage d'un café d'où nous dominions la célèbre place Jemâa El Fna. Un très bon moment. Puis nous avons continué d'errer dans la ville. En fin d'après-midi, retour sur cette place où sont installés des marchands. La foule mouvante et bigarrée. Les porteurs d'eau. Les charmeurs de serpents. Les mendiants. Les aveugles. Un homme qui passe juché sur un âne. Un autre qui exhibe un singe. Un conteur entouré d'un cercle de badauds qui l'écoutent bouche bée. L'extrême mobilité de son visage qui sait exprimer tant de choses. Un poète improvisé déclame des textes. Il m'a fait penser au fou qui vaticine dans *Chronique des années de braise*, film que j'ai aimé. Une jeune vendeuse au visage séduisant. Je lui achète trois bijoux de pacotille et lui laisse un billet de cent francs. Mal m'en a pris. Elle est littéralement entrée en transe. Agrippée à mon bras, elle ne voulait plus me lâcher. Consterné par ma jobardise, Abdelwahab fuyait devant moi, me laissant aux prises avec la furie que j'avais déchaînée. Une journée riche d'un trop-plein d'impressions et d'émotions.

– À la faculté, les conférences et interventions des différents invités. Un remarquable exposé sur Proust par une jeune femme, Mlle Tebbaa, professeur à Marrakech.

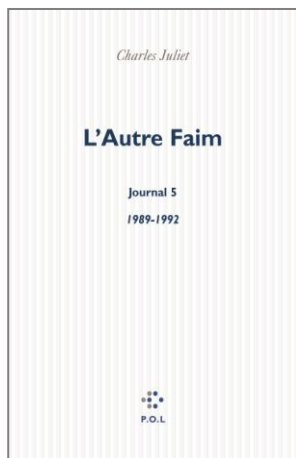
– Amitié naissante avec Kiredine Mourad, un homme grave, sensible, bon, auteur de beaux poèmes, d'une grande richesse verbale. Il m'a présenté à l'un de ses amis. Un homme grand, fort. Une prodigieuse culture. Il peut réciter de nombreux poèmes, notamment de Baudelaire. Au courant de tout ce qui paraît en France. Son amie suisse lui envoie des livres et vient le voir de temps à autre. Vit avec sa mère et deux tantes qui ont été répudiées. Il élève des poules,

Achevé d'imprimer en janvier 2003
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)

N° d'éditeur : 1800 – N° d'imprimeur : 030126

Dépôt légal : février 2003

Imprimé en France



Charles Juliet **L'Autre Faim**

Cette édition électronique du livre
L'Autre Faim de CHARLES JULIET
a été réalisée le 18 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2003
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449338 - Numéro d'édition : 2690).
Code Sodis : N45250 - ISBN : 9782818007686
Numéro d'édition : 230296.